

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Histoire de La Presse

Willie Chevalier

Number 37, Spring 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39950ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

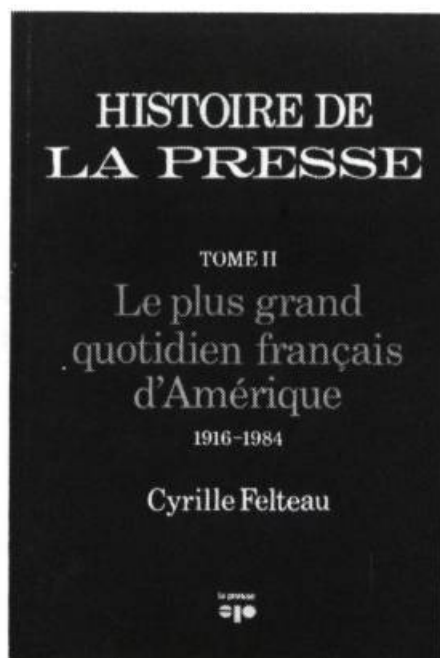
Chevalier, W. (1985). Review of [Histoire de La Presse]. *Lettres québécoises*, (37), 78–78.

Histoire de La Presse

Le signataire et le style sont les mêmes, sans quoi l'on pourrait penser que les deux tomes de l'«Histoire de LA PRESSE» sont d'auteurs différents. Le premier, sous-titré «Le livre du peuple, 1884-1916», donnait l'impression d'un travail accompli avec conscience, voire avec enthousiasme, malgré des négligences et des oublis étonnants. Le deuxième, sous-titré «Le plus grand quotidien français d'Amérique, 1916-1984», ressemble souvent à un pensum, laissant désorienté le lecteur amené à poser mentalement des questions que M. Cyrille Felteau élude avec une désinvolture digne d'un politicien méprisable assuré de l'impunité.

Dans le premier tome, l'auteur résumait d'abord l'histoire des journaux de langue française au Canada aux XVIII^e et XIX^e siècles puis les circonstances de la naissance de *La Presse*, le 20 octobre 1884. On apprenait que son fondateur, contrairement à la croyance générale, n'était pas Trefflé Berthiaume mais un certain William-Edmund Blumhart (1844-1907), d'origine allemande. Berthiaume n'en devint propriétaire que dix ans plus tard.

À l'origine conservateur en politique, le journal évolua rapidement. Ses transformations nous valent des révélations intéressantes et de bons portraits de personnalités diverses, pas seulement du monde politique (Mgr Paul Bruchési, notamment). En refermant le livre, cependant, plusieurs lecteurs pouvaient se demander (et se demandent encore...) où *La Presse* puisait ses nouvelles de l'extérieur de Montréal quand elle n'y avait presque pas de correspondants et que n'étaient pas fondées la plupart des grandes agences d'information que nous connaissons. C'est un détail pour le moins aussi important, dans l'histoire d'un journal, que la provenance, le coût et l'installation de ses presses. Et pourquoi aussi, se demandaient d'autres lecteurs parmi les plus renseignés sur notre passé, n'avoir rien dit d'une action en libelle intentée en 1906 à Olivar Asselin qui s'en était pris au rédacteur en chef du quotidien, Jules Helbronner, l'accusant d'asservissement aux trusts parce qu'il approuvait un projet de fusion entre la Compagnie des tramways de Montréal et la «Montreal Light, Heat and Power Co.»? M. Felteau aurait pu en profiter pour expliquer comment la Compagnie des tramways est devenue au cours des années la CTCUM et l'autre entreprise la première (et un temps la seule) composante d'Hydro-Québec. Le lecteur conscient de pareilles omissions ne s'en formalisait pas beaucoup; il supposait qu'elles seraient corrigées dans le deuxième tome; et, d'ailleurs, il était vite repris par un récit vivant dont le décousu plutôt inévitable, semblable au fouillis occasionnel d'un grand quotidien, ne le rebutait pas.



On attendait donc ce deuxième tome avec curiosité et bienveillance. Il déçoit beaucoup par ses inexactitudes et ses lacunes. Parlons plutôt de ces dernières, les autres étant pour la plupart sans gravité.

Alors que M. Felteau s'était longuement étendu sur ce qu'il appelle «l'orientation idéologique» du journal à ses débuts, on ne trouve dans le deuxième tome, sur ce sujet, qu'un résumé d'une étude parue dans la *Revue d'Histoire de l'Amérique française* sur les éditoriaux de *La Presse* de 1934 à 1936. Or, un grand quotidien qui veut vraiment influencer ses lecteurs ne recourt pas seulement aux éditoriaux, lus par une minorité, c'est connu, surtout quand ils sont anonymes et ternes; il se sert davantage de nouvelles qu'il choisit, des titres, de la mise en page, des illustrations.

Et puis, bien sûr que les années 1934-1936 sont importantes dans l'histoire mondiale, mais pas plus que d'autres. Et, pour ne nous en tenir qu'aux événements du cru, qu'a pensé *La Presse* des affaires municipales de 1916 à 1984, de la chute du régime libéral à Québec et du régime Duplessis, du plébiscite et de la conscription de Mackenzie King, du PQ au pouvoir, du référendum, des manoeuvres constitutionnelles de l'équipe Trudeau, du bilan politique et économique de cette équipe, des élections fédérales de 1984, etc.? M. Felteau n'en souffle mot. De même qu'il passe sous silence de curieux «scoops» du grand journal publiés en juillet 1930

et en novembre 1962 dans le dessein évident d'influencer le résultat d'élections fédérales et provinciales. Ces lacunes sont aussi inexplicables qu'in vraisemblables. La direction de *La Presse* de 1984 n'aurait eu aucune raison et aucune envie de censurer à ce propos son historien car elle a bien changé depuis 1930 et 1962, et elle ne peut ignorer que tous prennent pour acquis, avec raison, qu'il n'est pas de grand journal sans péché...

D'autres lacunes à déplorer. L'auteur évoque avec bonheur d'anciens journalistes de *La Presse* qu'il a interviewés, M. Placide Labelle par exemple; mais une fois de plus le lecteur s'interroge en vain. Pourquoi parler de M. Labelle, malheureusement inconnu des lecteurs de M. Felteau et de ceux de *La Presse* du temps présent, puisqu'il a quitté le journal il y a plus de quarante ans et qu'au surplus ses excellents articles étaient anonymes suivant la règle du temps, pourquoi parler de lui sans dire qui il fut par la suite, qui il est?

Bien des fois, comme dans le cas des sociétés d'utilité publique du conflit Asselin-Helbronner de 1906, et à propos de personnalités en vue, M. Felteau a eu l'occasion de faire d'instructifs rapprochements comme il est d'usage chez les journalistes aussi bien que chez les historiens. Dommage qu'il s'en soit abstenu.

Il y a plus déconcertant. L'auteur semble oublier en rédigeant un chapitre ce qu'il vient d'écrire au précédent. Ainsi, après plusieurs pages élogieuses consacrées au passage de M. Roger Lemelin à la direction du quotidien, dans le chapitre suivant intitulé «l'apport de Roger D. Landry à *La Presse* à l'aube de son centenaire» il écrit que M. Landry a «redonné une âme à cette grosse machine inerte qu'était le journal». Elle n'en avait donc pas sous M. Lemelin? C'est assez désobligeant pour lui...

Malgré ses insuffisances, il vaut la peine de lire l'«Histoire de LA PRESSE» parce qu'elle a son utilité comme oeuvre de pionnier et parce que cette histoire est liée à celle de Montréal, du Québec, du Canada tout entier. Le style de M. Felteau n'est pas désagréable. De multiples «flashbacks», encadrés et photographies allègent le texte.

Willie Chevalier